

Essai

Number 115, Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (115), 61–65.



Georges-Hébert Germain
RENÉ ANGÉLIL
LE MAÎTRE DU JEU
 Libre Expression, Montréal, 2009,
 534 p. ; 34,95 \$

René Angélil est un homme au parcours exceptionnel et à la réussite tout aussi extraordinaire. Son succès, il le doit sans doute en partie à la chance, mais aussi et surtout à la détermination dont il a fait preuve sans relâche. On le sait, son nom est indissociablement lié à celui de Céline Dion, son artiste, son amour, sur qui les projecteurs sont la plupart du temps braqués. Mais cette fois-ci, c'est sur René Angélil que Georges-Hébert Germain porte l'attention. Il trace un portrait des diverses facettes de l'homme et de sa vie : chanteur, homme d'affaires, producteur de disques et de spectacles, joueur, chef de clan, ami indéfectible. Au passage, l'auteur rapporte plusieurs anecdotes savoureuses. Il est par exemple intéressant d'apprendre que René Angélil fait partie de ces rares hommes d'affaires à croire encore au contrat scellé par une franche poignée de main. Une constante qui revient est la force de caractère de René Angélil qui, chaque fois qu'il a traversé des moments difficiles, en est ressorti plus fort. Sa passion pour le jeu est aussi un trait marquant chez lui. Cette passion, cette « folie », cette maladie qu'il a, mais dont il ne souffre pas, comme dit son fils Patrick, aurait pu le détruire. Mais elle a été, au contraire, un facteur de sa réussite. Car c'est sans doute en partie elle qui l'a amené à tout miser sur le talent et la carrière de Céline Dion. Bien sûr, elle a depuis le début un

immense talent, mais René Angélil a réussi, comme nul autre n'aurait su le faire, à le mettre en valeur et à tracer la route qui a conduit Céline au sommet.

Ce qui fascine le plus dans leur histoire, c'est l'incroyable chance qu'il a fallu pour que se rencontrent deux êtres aux talents aussi complémentaires, aussi exceptionnels, et cela, à un moment qui ne pouvait mieux tomber. Deux êtres dont les forces et les volontés, lorsqu'elles se conjuguent, ne font pas que s'additionner, mais se décuplent ou se centuplent, comme le dit René. On pourrait parler de destin, ou même de miracle. Ce qui est certain, c'est que René Angélil et Céline Dion ont réinventé à leur façon le conte de fées de la princesse et de son prince charmant. Et que René Angélil, en tant que maître d'œuvre – maître du jeu – a beaucoup contribué à leur immense réussite.

Gaétan Bélanger

Sous la dir. de Robert Comeau
et de Josiane Lavallée
CONTRE LA RÉFORME PÉDAGOGIQUE
 VLB, Montréal, 2008, 313 p. ; 27,95 \$

Voici enfin un essai qui, plutôt que de simplement décrier l'impopulaire réforme pédagogique implantée dans les écoles québécoises, se propose de l'examiner sous plusieurs aspects afin de dépasser l'anecdotique et de nourrir un sain débat sur sa logique interne. Quelques intervenants du domaine de l'éducation prennent la plume pour expliquer comment les concepteurs des programmes du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport ont pu procéder à une opération aussi boiteuse.

Basée sur le constructivisme, doctrine affirmant que le savoir n'existe pas en soi et qu'il est construit par l'apprenant au fur et à mesure qu'il appréhende le monde par son vécu, la réforme scolaire a instauré un relativisme cognitif absolu où l'élève est laissé aux effets déformateurs de ses opinions, de ses préjugés. Là où il aurait fallu un enseignement précis, sans aucune ambiguïté, les penseurs de l'instruction ont imposé un nivellement des connaissances, ramenant le savoir à la banale expérience commune et réduisant le rôle de l'enseignant autrefois spécialiste de matière à celui d'accompagnateur en voyage exploratoire, un guide qui se doit d'être centré sur les dispositions émotivo-cognitives de l'élève plutôt que sur les contenus disciplinaires.

La dislocation des cours, l'interpénétration des notions de différentes matières servent-elles vraiment les étudiants en les incitant à faire des liens logiques ou ne permettent-elles pas plutôt un décloisonnement disciplinaire favorisant la gestion comptable des ressources du personnel enseignant ? Après tout, quand la géographie n'est plus si loin des mathématiques, le prof de géo sans tâche peut enseigner l'algèbre...

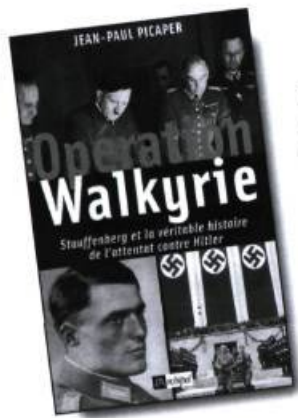
Le glissement harmonieux vers l'autonomie de pensée chez la clientèle se transforme en un inquiétant dérapage qui ne peut qu'aboutir à un gâchis, voire au sacrifice des « générations cobayes » de cette réforme.

Suzanne Desjardins

Nathalie de Blois
C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS
L'ART ACTUEL À QUÉBEC
 Musée national des beaux-arts du Québec, Québec, 2008, 188 p. ; 44,95 \$

C'est arrivé près de chez vous est le titre donné à l'exposition d'art actuel au Musée national des beaux-arts du Québec pour clore les festivités du 400^e de la ville. Il dit sans équivoque que les artistes invités à y participer sont de Québec ou entretiennent un lien avec la ville. Il proclame par conséquent le fait que, sans en avoir l'air, la Vieille Capitale est bel et bien un foyer actif de création contemporaine.

Les œuvres regroupées sous le label « art actuel » choquent, surprennent ou amusent souvent le public. Faites quelquefois d'objets familiers, elles déroutent. En effet, nombreux



sont les néophytes qui conçoivent mal le dépassement d'éléments tels que le médium et le support. Et même quand, par exemple, la photographie semble les conserver, on la découvre réalisée sans l'outil qui lui est traditionnellement associé : l'appareil photo.

Devant de telles nouveautés dans le langage, il est essentiel d'avoir des pistes, des repères, et c'est précisément ce qu'offre le catalogue illustré qui accompagne l'exposition. Line Ouellet, directrice du projet, signe l'introduction qui nous livre les motifs derrière la réalisation de cette exposition imposante par le nombre d'œuvres présentées et leur diversité. Suivent ensuite les textes de Nathalie de Blois, conservatrice de l'art actuel au MNBAQ et commissaire de l'exposition. Ces textes sont un excellent outil pour parvenir à l'appréciation des œuvres présentées dans l'exposition. Ils ne défendent pas ; l'approbation de la commissaire est déjà signifiée par sa sélection. Ses commentaires ne sont donc pas des arguments mais des faits objectifs destinés à faciliter notre compréhension de ces œuvres d'art, pour la plupart très complexes : leur réalisation, d'une part, mais aussi et surtout leur portée et leur rapport avec l'être humain et plus largement avec la société. Certes, le titre d'une œuvre est souvent un indice intéressant mais hélas pas toujours suffisant. Il est alors utile de connaître la genèse de l'œuvre, ses antécédents, ses sources, autant d'éléments clés qui sont mis à notre disposition pour mieux l'approcher et aider à son interprétation. Signalons par ailleurs qu'un complément d'information sur l'art actuel est donné dans les essais de Lisanne Nadeau, d'Alain-Martin Richard et de Fabrice Montal.

Ce catalogue se révèle donc être un document mais aussi un instrument d'éducation pour ceux et celles qui veulent se familiariser avec ce domaine très spécifique que représente la création artistique contemporaine.

Gérald Alexis

Jean-Paul Picaper
OPÉRATION WALKYRIE
STAUFFENBERG ET LA VÉRITABLE
HISTOIRE DE L'ATTENTAT CONTRE HITLER
L'Archipel, Paris, 2009, 438 p. ; 29,95 \$

Entre 1933, année où il est proclamé chancelier de l'Allemagne, et 1945, année de son suicide, Adolf Hitler a fait l'objet de 42 projets ou tentatives d'assassinat. Dans son dernier ouvrage, l'universitaire et journaliste français Jean-Paul Picaper revient sur le plus célèbre de ces attentats, l'opération Walkyrie. Au passage, il en profite pour réfléchir sur la place qu'occupent, aujourd'hui, ces événements dans la conscience collective allemande.

D'abord, il retrace dans le détail le cheminement de la conspiration : les hésitations et les doutes de ses auteurs, leurs tentatives préalables ratées et leurs fins tragiques. Beaucoup découvriront comme nous que, plus qu'un attentat, c'est un coup d'État que préparaient les conspirateurs. L'opération Walkyrie ne fut donc pas le projet de quelques individus déçus, mais une véritable révolte impliquant des dizaines de hauts gradés militaires et de civils. Le mouvement nazi décapité et ses principaux ténors traduits en justice, les mutins espéraient remettre l'Allemagne sur la voie du droit et lui restituer son honneur perdu.

Dans une passionnante seconde partie, Picaper interroge les descendants des auteurs de l'attentat qui en ont aussi été les témoins. Surtout, il donne la parole aux deux seuls survivants de la conspiration : Heinrich Ewald von Kleist-Shmenzin et Philippe von Boeselager (décédé depuis). Kleist-Shmenzin, en particulier, livre un témoignage exceptionnel sur ce que représentait Hitler aux yeux des Allemands, loin des caricatures dont il fait l'objet depuis. Son témoignage nous met en prise directe avec le *zeitgeist* de l'époque.

Enfin, dans une dernière partie plus ardue pour les non-initiés, l'auteur tente de comprendre pourquoi des Allemands ont tenu si longtemps en suspicion les auteurs de l'attentat du 20 juillet 1944. Beaucoup de ses hypothèses renvoient au conflit idéologique qui a divisé pendant 40 ans l'Allemagne d'après-guerre. Picaper rappelle qu'étant les ennemis jurés du bolchevisme, ils n'étaient pas destinés à devenir des héros en RDA communiste. À cet égard, la chute du mur ne semble pas avoir accordé les points de vue. Cette discordance nous rappelle la complexité qu'il y a à appréhender *a posteriori* les grands soubresauts de l'histoire. En dépit des limites inhérentes au genre, *Opération Walkyrie* reste un ouvrage essentiel pour qui veut comprendre le phénomène assez mal connu de la résistance allemande au nazisme.

Yvon Poulin

David Suzuki et David R. Boyd
SUZUKI : LE GUIDE VERT
COMMENT RÉDUIRE
SON EMPREINTE ÉCOLOGIQUE
Trad. de l'anglais par Serge Paquin
Boréal, Montréal, 2008, 219 p. ; 24,95 \$

Dans cet essai, le généticien et écologiste bien connu David Suzuki et l'avocat en droit de l'environnement David R. Boyd proposent aux lecteurs des façons de réduire leur empreinte écologique. Celle-ci représente « le volume des éléments de la planète qu'il faut mobiliser pour la production des ressources destinées à une personne pendant une année et pour la récupération de ses déchets ». En ce moment, l'empreinte écologique mesurée en hectares va de 1,1 pour un Africain à 9,6 pour un Américain. Elle est en moyenne, pour toute l'humanité, de 2,2 hectares par personne.

Il est indispensable de réduire l'empreinte écologique individuelle, car la Terre ne dispose que d'une superficie productive de 1,8 hectare par personne. Donc, déjà, notre planète ne parvient pas à se régénérer suffisamment pour contrer les résultats de l'activité humaine et elle accumule un « déficit écologique ». Si on ajoute à cela le fait que la population humaine ne cesse de croître et que les habitants des pays les plus pauvres aspirent à de meilleures conditions de vie, on comprend l'urgence de changer les habitudes de consommation dans les pays industrialisés et riches.

Les trois domaines individuels ou familiaux qui présentent une plus forte incidence écologique sont l'habitation (chauffage, climatisation, éclairage, utilisation des appareils électroménagers, etc.), l'alimentation et le transport. Dans leur *Guide vert*, Suzuki et Boyd proposent des actions propres à réduire la consommation dans ces trois domaines. Leurs conseils visent non seulement à diminuer l'empreinte écologique mais également améliorer la santé des gens. Car c'est, au bout du compte, un mode de vie plus sain qu'ils préconisent.

Ce *Guide vert* sera utile à toute personne se demandant comment faire sa part pour diminuer l'impact humain sur l'environnement. Si petite soit-elle, cette part a son importance puisqu'elle est multipliée par celle de tous ceux et celles, de plus en plus nombreux, qui, comme les auteurs, prennent conscience que « nous nous trouvons à un point tournant de l'histoire de l'humanité » et qu'il « ne s'est jamais présenté [...] une meilleure occasion de procéder à de profonds changements ».

Gaétan Bélanger

Jean-François Somain
LA VISITE DE L'ATELIER
 Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2008,
 250 p. ; 19,95 \$

Fort d'un long parcours d'écrivain, Jean-François Somain signe *La visite de l'atelier* dans la collection « Écrire » des éditions Trois-Pistoles, consacrée aux propos des écrivains québécois sur leur vision de l'écriture et leur travail, et regroupant déjà plus d'une trentaine de titres. Une fort belle idée qui permet aux étudiants, aux écrivains en devenir et aux lecteurs qui s'intéressent à ceux qui font notre littérature de découvrir,

Prix Gabrielle-Roy 2008

Louis Hamelin et ses doubles de François Ouellet et François Paré présente une manière neuve d'appréhender l'œuvre d'un auteur contemporain. L'ambition des essayistes était de cartographier les diverses dimensions de la production de Hamelin en faisant jouer, en parallèle, deux lectures distinctes qui en viendraient à se relancer. La forme de la correspondance ici reproduite signale le caractère mobile de la réflexion menée, qui passe d'un enthousiasme premier pour l'écriture de Hamelin à une certaine désillusion, notamment à propos du *Joueur de flûte*. Rares sont les essais qui donnent à lire ce risque de la découverte, de l'appréhension d'une œuvre sans le filet d'une lecture déjà complétée.

La structure de l'essai reprend les romans un à un, chaque auteur y allant de sa lecture, agrémentée de réflexions plus personnelles, de détails d'écriture et de témoignages d'amitié jamais trop poussés. L'échange aurait pu néanmoins être plus vif, en ce sens que la correspondance appelle à revenir sur les propos antérieurs, sur les apports de l'autre. Or, les lectures défilent sans que les œuvres fassent l'objet de plusieurs analyses subséquentes. Si une œuvre forte comme *Le soleil des gouffres* suscite réaction et polémique, il aurait été bien de multiplier les lettres à ce propos. Avec la structure actuelle de l'échange, le caractère panoramique du parcours littéraire de Hamelin est bien dégagé, les réflexions en soi sont fort pertinentes, souvent convaincantes, la plupart du temps éclairantes (la mise en situation des romans aurait néanmoins pu à l'occasion être précisée), mais on glisse trop rapidement sur les divergences d'interprétation.

L'échange épistolaire, agrémenté de quatre études plus spécifiques, donne le goût de retourner aux romans de Hamelin, révèle des pistes intéressantes, notamment sur la dimension écologique des récits, sur le caractère liminaire des personnages, sur le bestiaire mis en scène et sur la dimension continentale et amérindienne de la vision du Québec proposée par Hamelin. Paré et Ouellet ont chacun leurs intérêts propres, leur angle d'analyse, et si le parcours donne nécessairement lieu à quelques redites, pour l'essentiel on sent bien que l'échange modifie leur démarche, ce qui rend l'approche plus dynamique. Voilà donc deux penseurs à l'œuvre, en direct, ou presque, ce qui constitue en soi une raison suffisante (parmi de multiples) de lire cet ouvrage, pour entrer, sur la pointes des pieds, non pas dans l'atelier du romancier, mais dans celui des deux essayistes.

Michel Nareau

François Ouellet et François Paré
LOUIS HAMELIN ET SES DOUBLES
 Nota bene, Québec, 2008, 262 p. ; 25,95 \$



accompagnés par l'auteur même, le processus de création et la genèse d'une œuvre.

Pour sa part, Jean-François Somain a décidé de convier les lecteurs à une visite de l'atelier. Et quelle visite ! Sous ce superbe titre, l'auteur de *Le tueur des pompes funèbres*, *Envie de vivre*, *Retrouver Jade*, *Le ballon dans un cube*, *Le chien de Shibuya*, *Un baobab rouge* ou encore *Trois voyages*, pour ne nommer que ceux-là – près de cinquante

romans, recueils de récits, de nouvelles et de poèmes et romans pour la jeunesse, depuis *Les rapides* en 1966, publiés sous le nom de Somain ou sous son véritable patronyme Somcynsky –, raconte cette passion pour la fiction à laquelle il a cédé dès l'enfance. Passion qui ne semble d'ailleurs pas près de le quitter à en juger par les dix titres à paraître à la fin de sa liste des publications. « On m'a dit que j'étais une machine



à écrire, comme le pommier est une machine à faire des pommes et une poule, à pondre des œufs. J'écris aussi naturellement que je respire, et je respirerai, comme tout le monde, jusqu'à mon dernier souffle.»

Organisée en dix étapes, la visite de l'atelier de Somain propose une vue d'ensemble de sa pratique d'écriture jusqu'à ses engagements littéraires en passant par ses sujets de prédilection, la création de ses personnages et ses réactions par rapport à la critique. Loin des théories et concepts, son approche s'avère concrète, pragmatique. D'emblée, il entreprend d'ouvrir la visite en présentant l'élément premier essentiel à la fabrication d'une œuvre littéraire. « Le matériau de base d'un écrivain, c'est lui-même. Sa vie. Ce qu'il est. Quand il s'efface pour raconter la vie de quelqu'un d'autre, c'est toujours son regard, ses jugements, ses sentiments, ses impressions, ses qualités, ses lacunes, ses marottes. Il est le prisme à travers lequel tout passe. Ce qui différencie une toile de Gauguin, de Van Gogh, de Renoir, c'est Gauguin, Van Gogh, Renoir. [...] L'écrivain pèse de tout son poids sur son œuvre.» Qui a déjà lu quelques titres de Somain aura déjà compris qu'il n'y a là aucune référence à l'autobiographie ou à l'autofiction. L'auteur démontre plutôt de quelle façon sa vision du monde, ses valeurs et les sujets qui l'intéressent influencent profondément et inévitablement son travail d'écriture. Individualiste, solide dans ses convictions parfois très éloignées des or-

nières déjà toutes creusées, grand voyageur amoureux de la vie, Jean-François Somain a écrit une œuvre qui lui ressemble et dont il trace l'itinéraire et les balises au long des étapes suivantes.

Que l'on partage ou non sa vision du monde et la manière dont elle teinte ses livres, on appréciera néanmoins la simplicité, la lucidité et la candeur, pourrait-on dire, de cet écrivain prolifique. Une très intéressante visite d'atelier !

Linda Amyot

**Sous la dir. d'Éric Le Ray
et de Jean-Paul Lafrance
LA BATAILLE DE L'IMPRIMÉ
À L'ÈRE DU PAPIER ÉLECTRONIQUE
Presses de l'Université de Montréal,
Montréal, 2008, 260 p. ; 29,95 \$**

Que le monde des communications soit en mutation rapide, qui l'ignore ? Qu'il se transforme à un rythme dont il ne prend pas tout à fait conscience lui-même, cet ouvrage collectif a tôt fait de le démontrer. Résultat d'un colloque tenu en 2006, l'ouvrage est, en effet, déjà pris en défaut dans plusieurs de ses prédictions de nature technique et économique. Comme quoi une crise économique rend opaques toutes les boules de cristal, celles des ingénieurs aussi radicalement que celles des investisseurs. On sourira dès lors de certaines certitudes péremptoires. « Il apparaît évident », écrit-

on pourtant, sans voir là une contradiction. « On peut toutefois affirmer, ajoute-t-on sans complexe, en s'appuyant sur la loi du retour accéléré, que le papier perdra du terrain de façon exponentielle ». Loi visiblement devenue, malgré son jeune âge, intangible. On remarquera que ces certitudes, que quelques courtes années frappent de leucémie, fleurissent en contexte dit scientifique autant et plus que dans l'univers réputé flou des analyses de contenu. Là où l'informaticien affirme, l'historien et le journaliste supputent prudemment.

Non que le monde du contenu se sente à l'abri. Le texte remarquable de Jean de Bonville suffirait, en tout cas, à agiter les gestionnaires de quotidiens. En plus de la concurrence que mène contre eux l'informatique, le déferlement des journaux gratuits fragilise les quotidiens classiques au point d'en faire craindre la disparition. Facteur aggravant, les générations les plus aptes à la compréhension de l'écrit sont les moins portées à s'en servir. Abondant dans le même sens, le praticien Jean-Paul Gagné rend plausibles les pires scénarios. L'éventuelle éclipse des quotidiens n'est pourtant ni le seul ni peut-être l'ultime danger. En théorie, l'information pourrait, en effet, changer de véhicule sans cesser de fonder la démocratie et la citoyenneté. En pratique, ainsi que le signale Éric Le Ray en rejoignant le journaliste Paul Cauchon du *Devoir*, l'information elle-même est mise en cause : « Les sources d'information prolifèrent, mais les sources concernant les faits sur lesquels les opinions sont basées rétrécissent ». En substituant le style magazine à l'information, les médias traditionnels prennent aussi des décisions qui engagent plus que leur seule survie. Se rejoignent d'ailleurs deux tendances aussi lourdes et dévastatrices l'une que l'autre : les consommateurs tiennent pour acquis que l'information est gratuite et retirent leur appui aux médias tarifés ; l'innovation technique cherche à réduire les coûts sans vérifier quels médias elle conduit ainsi à l'abattoir. La bataille dont parle le titre du collectif oppose, par conséquent, deux conceptions de la société et non pas seulement deux supports. Bouquin étoffé, éclairant, inquiétant, suffisamment hybride pour sensibiliser à la nécessité (et à l'absence) d'une vision commune aux différents agents sociaux et économiques.

Laurent Laplante

Marie-Eve Martel
SOUS LE SOLEIL SYRIEN
Michel Brûlé, Montréal, 2009,
446 p. ; 24,95 \$

Après *Passeport pour l'Iran*, publié en 2006, et *Une Québécoise au pays des purs, Récit d'un voyage au Pakistan*, publié en 2007, Marie-Eve Martel nous entraîne une nouvelle fois dans un coin méconnu de la planète. Pour cette jeune auteure qui voyage en solitaire, il s'agit, en cet été 2007, d'aller voir par elle-même si la Syrie correspond ou non aux idées reçues entretenues par l'Occident. À cette fin, elle choisit un itinéraire qui illustre bien les « différentes facettes de ce pays » : de la côte méditerranéenne reconnue pour son ambiance libérale jusqu'aux régions plus traditionnalistes de l'Est syrien, de la plus grande métropole du pays, Damas, jusqu'aux plaines désertiques avoisinant certains sites archéologiques, en passant par plusieurs cités antiques comme Alep, Bosra, Palmyre, etc. Mais surtout la voyageuse entend « obtenir une pluralité d'opinions » en sondant « le plus grand nombre possible de Syriens à propos de leur réalité ». Elle profite en effet de ses multiples rencontres, notamment avec des commerçants, de jeunes étudiants et étudiantes, un professeur d'université, etc., pour recueillir des témoignages variés, parfois contradictoires. La situation de la Syrie apparaît alors beaucoup plus nuancée que ce que l'on pourrait croire *a priori*. Certes, les Syriens vivent sous une dictature et « n'ont pas la liberté d'expression dont jouissent les Occidentaux ». Mais le sectarisme religieux ne compromet pas leur sécurité comme dans d'autres pays du Moyen-Orient. De plus, depuis quelques années le pays se modernise non seulement sur le plan commercial mais aussi technologique. Les antennes paraboliques et les téléphones cellulaires envahissent certaines villes. Bien qu'il musèle la presse, le Parti Baas du président Bachar el-Assad semble favoriser pour sa population un plus grand accès à Internet. Enfin, mondialisation oblige, le pays subit de plus en plus les influences extérieures. Ainsi, « même si la plupart des Syriennes portent le *hidjab*, plusieurs choisissent de s'habiller à l'occidentale ». Sur les étalages des commerces, les produits orientaux côtoient les produits culturels occidentaux, comme les DVD de films américains, etc. Et « en Syrie, impossible d'échap-

La plus grande chanteuse québécoise

Je crois que Colette Boky aura été la plus grande chanteuse québécoise de l'histoire, et la lecture de cette (auto)biographie m'en convainc davantage. Cette délicieuse jeune femme (née Colette Giroux) est simple vendeuse chez Simpson lorsqu'elle rencontre Jack Boeki, qu'elle épousera et dont elle gardera le nom.

Alors que Colette n'a que 26 ans et qu'elle vient de quitter son mari, elle reçoit ce conseil décisif de son professeur au Conservatoire, le grand Raoul Jobin : « Ne reste pas ici car tu ne peux rien avoir au Canada tant que tu ne te seras pas fait une grande réputation ailleurs ». À partir de 1961, la soprano se produira dans les plus prestigieuses salles d'opéra d'Europe, mais également au Metropolitan Opera à New York. En outre, elle tournera en Autriche dans l'opéra filmé *Les joyeuses commères de Windsor* de Georg Tressler, en 1965. Mais hélas ! cet unique long métrage mettant en vedette Colette Boky ne sera jamais projeté au Québec et reste aujourd'hui encore introuvable en vidéocassette.

Au faite de sa célébrité, Colette Boky a l'occasion de se joindre à l'équipe de professeurs de musique de l'Université du Québec à Montréal, en 1980, tout en poursuivant sa carrière internationale, sur disque et sur les scènes du monde. Son secret pour devenir une grande cantatrice d'opéra pourrait être transposé dans d'autres domaines et professions : « Il faut avoir une voix naturelle, mais bien formée par la suite, beaucoup de travail, une bonne santé, une grande confiance en soi et un équilibre psychique solide. De la musicalité ; pas question de demi-mesures. Être capable de bien maîtriser les langues. Posséder de la culture et s'ouvrir au monde ».

Cette biographie conjointe est rédigée à la troisième personne, mais quelques encadrés sont écrits au « je ». Le lecteur devrait déjà connaître la voix incomparable de la chanteuse avant de lire ce livre qui se concentre sur les œuvres, les spectacles, les projets ; la vie privée reste uniquement en toile de fond. J'aurais un seul reproche à formuler : certains personnages « disparaissent » de la trame et on ignore ce qu'ils sont devenus, par exemple le premier mari de Colette, dont on n'entend plus parler dans la seconde moitié du livre. De plus, la liste des principaux rôles joués par la chanteuse (en annexe 3) ne comprend pas les années des prestations, seulement les titres des œuvres, leurs compositeurs respectifs, et les rôles tenus par Colette Boky.

Yves Laberge

Colette Boky, avec la collaboration de Mireille Barrière

COLETTE BOKY

LE CHANT D'UNE FEMME

Triptyque, Montréal, 2008, 330 p. ; 28 \$



per à notre Céline [Dion] nationale, peu importe où l'on se trouve », constate la voyageuse. Mais par-dessus tout, les Syriens se révèlent être des hôtes accueillants, affables et généreux, qui ne correspondent pas du tout aux images simplificatrices et alarmistes qui « associent trop souvent islam et terrorisme, Arabes et violence ». L'expérience amène l'auteure à faire un constat semblable à celui qu'on trouve dans ses récits précédents au sujet de l'Iran et du Pakistan. À ses yeux, « il importe de disso-

cier le gouvernement syrien du peuple, de faire la distinction entre, d'une part, la rhétorique réactionnaire du régime et la répression menée par ses services de sécurité et, d'autre part, l'hospitalité et l'amabilité sincères des individus ». À quand le prochain voyage, serait-on tenté de demander à Marie-Eve Martel ? Ce ne sont pas les régions du monde au sujet desquelles subsistent des préjugés qui manquent.

Pierre Rajotte